



CULTURE

CINÉMA

Pour que l'indicible traverse les murs des prisons

La cinéaste poursuit son travail sur les questions de l'enfermement à partir du théâtre de Didier Ruiz. Intense, et salutaire alors que les conditions d'incarcération ne cessent de se dégrader.

Après l'ombre
Stéphane Mercurio

France, 1 h 33

«Et tous ces pauvres cœurs battant dans la prison ». Les vers de Guillaume Apollinaire, incarcéré quelques jours à la Santé en 1911, s'évadent des barreaux. Les prisonniers y font leurs temps. Accomplissent leurs peines. Ils vivent ce que les mots peinent à dire, enfermés au profond des corps.

Le metteur en scène de théâtre Didier Ruiz s'est demandé comment une longue peine peut se raconter dans cet au-delà de l'ombre qui n'est pas la lumière. Il a choisi l'option la plus intègre en demandant à d'anciens détenus d'inscrire leurs récits au sein d'un dispositif théâtral permettant au spectateur de partager l'essence d'expériences singulières. André Boiron, éric Jayat, Louis Perego, Alain ont tous vécu de longues durées d'incarcération. Annette Foëx, compagne de Louis, apporte son bagage. C'est ainsi qu'en 2016 naît le spectacle *Une longue peine*. La réalisatrice Stéphane Mercurio a capté le voyage de ce collectif au fil de l'espace-temps des répétitions, des instants de pause, des solitudes jointes.

Quelques longs plans fixes ouvrent sur une calligraphie d'arbres, d'herbes folles. Le vent anime des fleurs sauvages. De vastes champs

vert vif renvoient au hors-champ de l'obscurité carcérale. Alain ne peut s'empêcher de s'y déplacer en allers-retours à pas comptés, déambulations circulaires de l'ours en cage à quoi la prison réduit. Des contraintes et douleurs, les corps sont possédés.

Orchestrer des émotions n'est pas chose facile. Didier Ruiz insiste sur le contrat de confiance indispensable au ciment du traitement théâtral. Stéphane Mercurio passe le sien avec l'équipe des protagonistes dont, à l'écran, le metteur en scène fait partie. Comme dans ses films précédents, elle ajuste ses distances et se tient aux aguets. L'imprévu peut se faire jour. Didier Ruiz et sa digne compagnie connaissent le travail qu'elle mène de longue date sur l'enfermement et ses fructueuses relations avec Bernard Bolze, cofondateur de l'Observatoire international des prisons, aujourd'hui responsable de *Prison Insider*. Le socle est solide mais la confiance rétive. La réalité prévaut de ces existences si dures, parfois jusqu'à la cruauté. Du fond de sa cellule, Antoine avait appris par la radio l'assassinat de son fils âgé de 15 ans. A ses demandes de sortie pour se rendre aux obsèques, l'administration a fait la sourde oreille. Bien plus tard il pourra se rendre au cimetière escorté par dix gendarmes, « enchaîné comme un enragé ». Didier Ruiz sollicite les paroles, offre à chacun la possibilité de nommer, à sa manière, les choses importantes. Sinon, on ne peut les connaître ni

même les concevoir. Les penser, encore moins. La sexualité et ses tabous, tentation du suicide, silences de mort, il ne s'agit pas d'une fresque emblématique. Chaque histoire, indiquée d'un titre court, se construit à partir des souvenirs de ce qui a été vécu. Rien n'est dit des faits qui ont entraîné les uns et les autres à l'enfermement. Ils ont été jugés. Cela confère au spectateur la liberté de leur présence.

Le film suit une chronologie de répétitions jusqu'aux coulisses des représentations, qui ne sont pas filmées, ménageant son rôle au spectacle vivant. La parole hésite, trébuche, se cherche par-delà l'étouffement. L'espace est simple mais paraît incroyablement dense. Retrouver l'histoire, se retrouver, s'apprendre, nous apprendre, l'aiguillon du courage perce l'opacité.

Un cercle de chaises, des bords de plateaux indifférenciés, on assistera aux changements qui peu à peu vont se dessiner sur les visages, dans les postures. Le metteur en scène ne relâche jamais son attention. Un collectif se crée, d'une séquence de danse où il s'agit de se mouvoir en grand, de se toucher. éric ne peut pas. Un choc vibre. Annette interprète une belle chanson d'amour de sa composition. André, dit Dédé, souffle en troupe ses 73 bougies. On a envie de pleurer, de se mettre en colère, on sourit dans les coins. Surveiller, punir, mais jusqu'où ? A

quelles fins ? A l'heure où les prisons débordent, où les conditions d'incarcération briment l'humanité des dé-

tenus et des personnels pénitentiaires, aux citoyens de faire œuvre.

■

par Dominique Widemann

